

La cosmogonie insolite de Guadalupe Nettel

Geneviève Letarte

Number 71, Winter 2018

Les nouveaux romanciers mexicains

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/86959ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (print)

2369-2359 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Letarte, G. (2018). La cosmogonie insolite de Guadalupe Nettel. *L'Inconvénient*, (71), 26–28.



LA COSMOGONIE INSOLITE DE GUADALUPE NETTEL

Geneviève Letarte

L'écrivaine Guadalupe Nettel élabore depuis une quinzaine d'années une œuvre qui alterne entre la nouvelle et le roman et dont les matériaux sont un mélange d'autobiographie et de fiction, d'éléments issus de sa culture mexicaine d'origine et d'autres liés à sa culture française (européenne) d'adoption. Née à Mexico, Nettel a en effet déménagé en France avec sa famille à l'adolescence, pour ensuite continuer à faire des allers-retours entre les deux pays. En 2014, le journal français *L'Humanité* voyait en elle un « renouvellement profond de la littérature latino-américaine, où se combinent l'héritage du réalisme magique et l'autofiction contemporaine ». La formule est juste, si l'on considère que tous les récits de Nettel, qu'ils soient courts ou longs, sont empreints d'une atmosphère étrange, sinon franchement inquiétante, qui révèle son intérêt pour les êtres hors normes, les situations inusitées et les univers parallèles, mais à laquelle s'entremêlent des considérations plus rationnelles, voire analytiques, qui témoignent d'un désir de connaissance de soi et d'apprivoisement du réel. Dans cette œuvre d'une grande richesse, tant sur le plan de l'écriture que sur celui de son contenu, on sent le cheminement d'une pensée qui cherche à se comprendre elle-même tout en s'attachant à décrypter le monde qui l'entoure. Fine observatrice des tourments intérieurs des humains aussi bien que des réalités sociales qui les affectent, Guadalupe Nettel met en scène une étonnante variété de personnages issus d'origines diverses – latino-américaines, européennes, asiatiques – dont les peurs, les désirs et les obsessions s'expriment au fil de situations parfois doucement tragiques, parfois rocambolesques, dans des lieux aussi variés que Paris, Mexico, New York, Tokyo, La Havane ou Copenhague.

De manière générale, c'est dans ses romans que la veine autofictionnelle de Nettel se manifeste le plus, alors que dans ses nouvelles l'écrivaine semble plonger plus facilement dans la fiction. Ses histoires courtes, en effet, abondent en scènes étonnantes et en personnages excentriques, tels ce Japonais qui, à la faveur d'une promenade au jardin botanique, décide d'assumer sa vraie nature de cactus (« Bonzaïs ») ou cette jeune femme qui observe par la fenêtre son voisin se livrer à une séance de masturbation (« Transpersienne »), ou encore ce jeune homme qui renifle les cuvettes des W.C. dans les cafés où il espère retrouver le parfum d'une femme désirée (« Pétales »). On y trouve également des exemples des liens mystérieux qui se tissent entre les humains et les animaux : ainsi ce jeune couple qui voit sa relation déperir en même temps que celle des poissons rouges avec lesquels il cohabite (« La vie de couple des poissons rouges ») ou cet homme d'origine chinoise qui adopte un serpent venimeux pour se délivrer d'une obsession amoureuse (« Le serpent de Pékin »), ou cette famille mexicaine qui trouve une curieuse manière de se débarrasser des cafards envahissant la maison (« Nos ancêtres les cafards »). Belles et insolites, rigoureusement construites et se résolvant par des chutes qui n'ont rien de convenu, les nouvelles de Guadalupe Nettel portent les traces du réalisme magique évoqué plus haut, mais on y trouve également la sensibilité inquiète de personnages qui, dans leur quête d'eux-mêmes, évoquent parfois l'univers doux-amer de Haruki Murakami. En témoigne la réflexion de cette jeune patiente dans une clinique de réhabilitation : « Quand on s'est laissé gouverner si longtemps par des gestes qu'on ne reconnaît pas comme étant siens, mais pas non plus comme appartenant à un esprit étranger, quand on a à ce point relâché

le sphincter de la volonté, on ne sait jamais ce qu'on fera la minute suivante et encore moins si nos actes pourront ou non être considérés comme irresponsables. Mais, de même que les rides ou autres imperfections de la peau, on apprend à maquiller ces défauts » (« Bézoard »).

L'œuvre romanesque de Nettel comporte également sa part d'étrangeté, et cela est particulièrement vrai dans le cas de son premier roman, *L'hôte*, où une jeune fille qui vit à Mexico se croit habitée par une sorte de double, un *alien* qu'elle appelle « la Chose », et à qui elle attribue certains de ses propres comportements. Lorsque son frère adoré meurt d'une étrange maladie, elle se sent responsable de lui avoir peut-être jeté par mégarde un mauvais sort. L'un des symptômes de la maladie du garçon était un début de cécité, et pour cette raison la jeune Ana développera une curiosité extrême pour le monde des non-voyants. Embauchée pour faire la lecture aux internes d'un institut pour aveugles, elle découvre la réalité de ceux et celles qui, « assis en face [d'elle] sur des chaises métalliques, tête baissée, les uns à côté des autres, form[ent] un groupe de petites têtes immobiles, telles d'épaisses bulles à la surface d'un marécage ». Elle fait aussi la connaissance d'un estropié sympathique qui l'entraîne dans les bas-fonds du métro de Mexico, où un groupe d'aveugles pratique la mendicité organisée tout en se livrant à des activités politiques illicites. À travers ce récit initiatique où la bizarrerie l'emporte sur le réalisme, on suit le parcours d'une jeune fille qui découvre, loin de la maison familiale, la face cachée du monde, dont les aveugles sont la métaphore parfaite : à leur contact, elle trouve « la fraternité, au sens le plus trivial du terme ; se cogner contre les autres ; sentir la proximité de leurs corps ». Et lorsqu'elle-même commence à perdre la vue, comme pour payer sa dette envers son frère mort, Ana voit là l'occasion d'une transformation salutaire : « Peu importait alors où je choisirais de vivre, il n'y avait pas de dehors ni de dedans, de liberté ou d'enfermement, seulement cette paix imperturbable et nouvelle. »

Ce rapport à la cécité, et plus généralement aux vulnérabilités du corps, on le retrouve dans le roman suivant de Nettel, intitulé justement *Le corps où je suis née*. Dans ce récit de facture nettement plus autobiographique que le premier, une femme raconte à un psychanalyste silencieux les événements fondateurs de son existence, dont le fait d'être née avec une tache sur la cornée de l'œil droit et d'être obligée de porter toute la journée un cache sur l'autre œil. « Ma vie se divisait ainsi entre deux univers : le matinal, constitué essentiellement de sons et d'odeurs, mais aussi de couleurs nébuleuses, et le vespéral, toujours libérateur et d'une précision sidérante. » À cette bizarrerie qui la marginalise parmi ses camarades d'école s'en ajouteront d'autres : une posture courbée qui lui vaut le surnom de « cafard » de la part de sa mère ; une propension à grimper aux arbres et à jouer au foot plutôt qu'à parler chiffons avec les autres filles ; une passion pour la lecture qui la mène « tout naturellement » à l'écriture, activité subversive grâce à laquelle elle se venge de ses camarades en écrivant des histoires où ceux-ci subissent « toutes sortes de calamités ». Le récit se déroule dans les années soixante-dix, d'abord

Nous représentons :

Edmund Alleyn, Marie-Eve Beaulieu, Carol Bernier, Bertrand Carrière, Serge Clément, Louis-Philippe Côté, Jean-Sébastien Denis, Éliane Excoffier, Catherine Farish, Marcelle Ferron, Michel Goulet, Jacques Hurtubise, Denis Juneau, Harold Klunder, Alexis Lavoie, Rita Letendre, François-Xavier Marange, Caroline Mauxion, Jean McEwen, Guido Molinari, David Nash, Julie Ouellet, Jessica Peters, Yann Pocreau, Jean Paul Riopelle, Louise Robert, Marc Séguin, Mark Stebbins, Françoise Sullivan, Irene F. Whittome, Edmund Alleyn, Marie-Eve Beaulieu, Carol Bernier, Bertrand Carrière, Serge Clément, Louis-Philippe Côté, Jean-Sébastien Denis, Éliane Excoffier, Catherine Farish, Michel Goulet, Jacques Hurtubise, Denis Juneau, Harold Klunder, Alexis Lavoie, Rita Letendre, François-Xavier Marange, Caroline Mauxion, Jean McEwen, Guido Molinari, David Nash, Julie Ouellet, Jessica Peters, Yann Pocreau, Jean Paul Riopelle, Louise Robert, Marc Séguin, Mark Stebbins, Françoise Sullivan, Irene F. Whittome, Edmund Alleyn, Marie-Eve Beaulieu, Carol Bernier, Michel Campeau, Bertrand Carrière, Serge Clément, Louis-Philippe Côté, Jean-Sébastien Denis, Éliane Excoffier, Catherine Farish, Marcelle Ferron, Jacques Hurtubise, Denis Juneau, Harold Klunder, Rita Letendre, François-Xavier Marange, Caroline Mauxion, Jean McEwen, Guido Molinari, David Nash, Julie Ouellet, Jessica Peters, Yann Pocreau, Jean Paul Riopelle, Louise Robert, Marc Séguin, Mark Stebbins, Françoise Sullivan, Irene F. Whittome

22 novembre–23 décembre 2017

Jean Paul Riopelle



galleriesimonblais.com

à Mexico, puis à Aix-en-Provence, où l'adolescente suivra momentanément sa mère après la séparation de ses parents. Dans ce climat de bouleversements sociaux et familiaux, la jeune fille évolue tant bien que mal : précoce sur le plan intellectuel, mais timide sur le plan sexuel, elle finira par trouver sa voie vers l'art et la littérature au sein de la bohème de Coyoacán. Le roman se termine par un retour au motif initial, quand la jeune fille de dix-sept ans se fait dire par un ophtalmologue réputé qu'il serait risqué de pratiquer sur son œil l'opération tant souhaitée par sa mère. Soulagée, elle rentre chez elle avec une conviction nouvelle : « Après un long périple, je me décidai enfin à habiter le corps où j'étais née, avec toutes ses particularités. En fin de compte, c'était la seule chose qui m'appartenait et me reliait au monde de façon tangible, tout en me permettant de m'en distinguer. »

Ce constat nous ramène curieusement au roman précédent, où la protagoniste développait un handicap pour accéder à une forme de libération, alors qu'ici c'est plutôt en conservant sa tare de naissance que la narratrice trouve sa liberté. Peut-être verra-t-on là une forme d'évolution, de mûrissement dans la pensée (ou l'inconscient) de la romancière ; mais cela serait simpliste, car, à l'instar de la jeune Ana, quiconque a minimalement vécu sait que « [quel] que soit notre choix, une chose est sûre : exister, c'est s'émettre. Je me gratte et je perds une poignée de cellules, je bois un peu d'alcool et je perds un petit bout de foie. Je m'endors à la fenêtre et je rate la scène de jalousie de la voisine de l'immeuble d'en face, je me réveille et, immédiatement, j'oublie le rêve dont je conserve pourtant une vague sensation ».

Conserver ou perdre, retenir ou lâcher prise, tels sont en effet les pôles qui régissent toute existence humaine, et toute œuvre littéraire sans doute, du moins celle de Guadalupe Nettel, qui oscille constamment entre la nécessité de s'ouvrir à la vie et celle d'appivoiser ce qui meurt, entre l'ivresse de la naissance et les pleurs du deuil. Ce jeu de forces est particulièrement présent dans son tout dernier roman, *Après l'hiver*, paru en France au début de l'année 2017, et dont les citations en exergue annoncent les couleurs – l'une de Baudelaire : « Et de longs corbillards, sans tambours ni musique / Défilent lentement dans mon âme [...] », l'autre de Roberto Bolaño : « Baiser est la seule chose que désirent ceux qui vont mourir. » Tout au long de ce livre, habilement construit en chapitres au fil desquels alternent deux voix narratives, on suit la trajectoire de deux êtres blessés qui tentent de survivre au déracinement : Claudio, un Cubain dans la quarantaine exilé à New York, et Cecilia, une jeune Mexicaine qui fait des études à Paris. D'une voix à l'autre, ce sont deux *je* qui se racontent, de manière

également intimiste, mais dans des tonalités différentes. Claudio est un être cynique et asocial, qui a fui son pays d'origine pour se réfugier dans l'anonymat fonctionnel de la vie nord-américaine, où il mène une existence régie par de rigoureuses manies et fréquente une femme mariée qu'il n'aime pas vraiment. Parfois, quand il écoute de la musique, il laisse affluer les souvenirs douloureux d'une enfance pauvre : « [...] les rues insalubres et en ruine de La Habana Vieja, la moiteur à laquelle je n'ai jamais pu m'habituer, mes frères qui fourrent leurs mains sales dans la poêle où cuit longuement la *malanga*, dont l'odeur nauséabonde se répand dans toute la

maison et m'oblige à sortir dans la cour où jouent les voisins. [...] Cette vie-là, brute et misérable, me fait mal. » Cecilia, pour sa part, est une jeune femme mélancolique et hypersensible qui souffre depuis l'enfance d'un syndrome d'abandon. Arrivée depuis peu à Paris, elle s'accoutume mal à la grisaille de l'hiver parisien et au caractère revêche des habitants de la ville, ce qui ajoute à son sentiment d'isolement : « De mes fenêtres, j'observais avec curiosité les feuilles qui luttaient pour rester accrochées aux arbres et qui finissaient inévitablement par tomber. » Pour briser sa solitude, elle fréquente un petit groupe d'exilés latino-américains, puis développe une relation avec son voisin de palier, Tom, un jeune homme d'origine italienne qui se révélera atteint d'une maladie incurable. La force de ce roman repose sur le fait qu'il comporte deux trames romanesques bien distinctes,

lesquelles ne se rejoignent que le temps d'une brève et désastreuse liaison entre les deux protagonistes, et sur la mise en contraste de leurs personnalités opposées : tout au long du livre, c'est un peu comme si l'hypersensibilité de Cecilia et le cynisme de Claudio se livraient bataille, mais le seul combat que chacun finira par remporter sera celui contre lui-même. Après avoir accompagné Tom jusqu'à son dernier souffle, Cecilia, grandie, voit s'affirmer son désir de vivre, alors que Claudio, lui, s'ouvre enfin à l'amour après avoir frôlé la mort et perdu une jambe en participant au marathon de Boston. Dans ce roman aux teintes sombres mais qui laisse place à l'espoir, Guadalupe Nettel brosse les portraits de deux êtres qui, au-delà de la fuite, trouvent dans l'exil la possibilité de se reconstruire. Elle décrit de manière très juste l'évolution d'une relation amoureuse qui se transforme en accompagnement d'un malade en phase terminale, de même qu'elle réussit à nous émouvoir avec l'histoire de Claudio, ce macho à l'esprit brillant dont les souvenirs d'enfance à La Havane donnent lieu à des descriptions passionnantes de la vie à Cuba dans les années soixante-dix. ■

